

**RÊVERIES
À LA CROIX
SUR DEUX RECUEILS
DE ROUBEN MELIK**

Cette étude sur le thème de la croix concerne deux recueils du poète Rouben Melik, dans son anthologie *En pays partagé*, publiée au "Temps des Cerises" en l'an 2000, elle pourra surprendre. Les amateurs de poésie qui connaissent le nom du poète l'associent certainement, et de longue date, à son parcours de défenseur de la cause communiste : il a été, par exemple, après la guerre, le secrétaire, l'ami et l'éditeur de Paul Éluard dans leurs années d'écriture militante, à ces moments où le matérialisme laissait peu de place à la méditation religieuse.

Certains verront dans le propos qui suit des intuitions révélant l'univers poétique de son auteur davantage que celui du poète Melik. Elle irritera peut-être ceux qui accordent une place primordiale à la stabilité du sens et de la forme établie une fois pour toutes. Conscient que la démarche n'est pas académique - les preuves paraîtront à certains manquer de consistance - j'en assume, aux frontières du symbolisme et de l'inconscient sous sa forme personnelle ou collective, la dimension rêveuse.

Charles Dobzynski, subtil préfacier d'*En pays partagé*, révèle "L'allusion à l'eucharistie", "L'alliance allégorique du Christ avec l'inspiration révolutionnaire et l'idéal socialiste". C'est que le poète retrouve le cours de la source arménienne, elle a donné au monde la première nation adoptant le christianisme.

L'Ordinaire du jour en une centaine de quatrains développe avec insistance l'anaphore "Ça suit son cours". La croix y est un thème récurrent :

"Ça suit son cours la fin à s'arrêter ici
En coupant de son trait la blancheur d'une page
Où le corps étalé se met en croix pour s'i
dentifier au mort disparu sans tapage"

Je pense que le thème de la crucifixion christique est l'occasion de mettre en avant la rencontre de l'ordinaire et de l'extraordinaire par la fusion en le Christ du divin et de l'humain, de l'éternité et de la condition humaine, du passé historico-religieux et du jour présent, réactivée dans le geste eucharistique. Les quatrains de Rouben sont surprenants. Ils portent une élévation, un sens du cérémoniel dans le rythme et l'image ordonnés (la verticalité de la croix). Ils y mêlent des notations volontairement prosaïques, des anachronismes savoureux, d'humoristiques adhésions et/ou contestations de ce premier plan par le quotidien le plus concret et le plus actuel en des vers où s'insèrent le morcellement, la cassure, la blessure, le clou de la prose (l'horizontalité de la croix) :

"Ça suit son cours un homme en croix pour le bonheur
Qu'il promettait au prix du corps distribué
Dans les repas dominicaux assez prié
Pour voir en lui l'utilité d'un dépanneur".

Donnons exemple d'un autre quatrain - que nous pouvons tout autant appeler poème à part entière, car chacun développe et découpe à l'intérieur de la laisse une saynète à s'apprécier aussi dans son autonomie :

"Ça suit son cours le signe où la croix se découpe
En ses quatre éléments pour mieux porter le corps
Par la main figuré sur l'autel sans décors
Au moment que la cloche a sonné pour la soupe"

Dans ce poème donc, ma rêverie superpose les quatre éléments de la croix découpée et les quatre vers. Je visualise dans le quatrain une croix découpée dont les quatre éléments ont été désassemblés et posés les uns sous les autres dans l'alignement des vers, en fagot.

Ma rêverie passe alors sur les coupes des mots à la rime, lieu de cassure, de nouage, de découpe (c'est moi qui souligne) :

"Ça suit son cours la page où commencera l'hist
oire avec élégance en eux qu'ont les robots
À la faire et Judas se rend aux lavabos
Pour nettoyer de son veston le sang du christ".

Je visualise à partir de ce quatrain un poème calligramme de la croix où le second vers viendrait s'accorder au premier, où les troisième et quatrième vers complètent une croix verbale, à quatre branches alexandrines :

À
la
fai
re
et
Ju
das
se
rend
aux
la
va
bos

Ça suit son cours la page où commencera l'histoire avec élégance en eux qu'ont les robots

Pour
net
toy
yer
de
son
ves
ton
le
sang
du
christ

Voici le poème mis en croix, avec un mot qui retrouve son intégrité paradoxalement au centre de la forme qui incarne le plus le déchirement de l'être. Le mot n'y a plus son apparence brisée, mais demeure la coupe prosodique.

L'Ordinaire du jour a été publié en 1989, l'année de la chute du Mur. Le recueil suivant, *Un peu de sel sous les paupières*, est publié sept ans plus tard,

l'Arménie a gagné son indépendance dans l'intervalle; le poète accorde sa voix à une narratrice dont c'est le tour de parole; le thème de la croix y surgit aussi dès l'entame. Plus encore, les quatre douzains aux quatre coins de chaque page d'*Un peu de sel sous les paupières* proposent nettement au regard du lecteur un calligramme en creux de la croix : celle-ci apparaît dans le blanc de la page dans l'espace laissé vide entre tous ces poèmes formés exclusivement de vers quadrisyllabiques. Si l'on regarde la double page avec la mise en espace de ces huit colonnettes de mots, ce n'est pas moins de trois croix qui apparaissent dans la blancheur et le pli, gravure d'intaille ? annonce du tombeau vide ?

La lettre au coeur
 Du jeu de croix
 C'est à mon tour
 D'écrire un mot
 Par tant pareil
 Au mot d'aimer
 C'est à ton tour
 De regarder
 Le mot croisé
 Le mot passé
 Autant pareil
 Au tas de sable

De corps me suis
 Longue de liane
 À ne passer
 Que de miroir
 À ne changer
 Que sans me voir
 Boucles d'oreilles
 Et cheveux blonds
 Entre mes bras
 L'autre côté
 D'avoir été
 N'est plus pareil

Ne m'y trouvez
 L'est déjà tard
 Si tant je fus
 À vous aimer
 Ne m'y trouvez
 À regarder
 Par tant pareille
 N'aurais été
 Qu'une autre fois
 Qui s'en alla
 Chercher sans moi
 Sans m'y chercher

J'aurai vécu
 D'avoir été
 Par tant pareille
 Boucles d'oreilles
 Et cheveux blonds
 Au rêve un peu
 Plus bleu du ciel
 Que je regarde
 À demeurer
 Si près de toi
 Si près de moi
 Si près passé

Ma rêverie se prolonge encore dans l'écoute rythmique et syllabique. L'amorce "Ça suit son cours" me fait entendre ses quatre syllabes et ses quatre mots; je vois apparaître dans chaque douzain de quatre syllabes un quatrain de trimètres, cachés peut-être, approximatifs certes, mais réels pour qui pratique ces vers hérités des poètes romantiques. Les poèmes alors montrent leur potentiel de métamorphose. Le douzain : "S'en passa quoi / De quoi jouer / À double jeu / Du jeu d'aimer / À noir ou blanc / Dans quelle main / Qu'à commencer / Ce sera qui / Pour finir quoi / Je prends la dame / À te laisser / Ne pas gagner" devient quatrain pour mes oreilles et mes yeux - et pour les vôtres ? :

"S'en passa quoi de quoi jouer à double jeu
 Du jeu d'aimer à noir ou blanc dans quelle main
 Qu'à commencer ce sera qui pour finir quoi
 Je prends la dame à te laisser ne pas gagner".

De même, rétroactivement et inversement, les quatrains de *L'Ordinaire du jour* font apparaître des douzains où le jeu sur le "ver/s coupé par le milieu" prolifère : la croix des quatrains découpés se découpe encore en fagots de bois à quatre syllabes. Le poème trinitaire devient trimètres scindés :

"Ça suit son cours / Un arbre à de / Venir la croix / Pour y clouer / Le corps après / Son portement / Par celui-là / Couché dessus / Qui sait comment / Mourir en dieu / Vivant dans son / Partage à trois".

Je crois que ces rêveries sur des virtualités, toutes hypothétiques, audacieuses ou hasardeuses qu'elles soient, s'appuient cependant sur les données concrètes, visuelles et sonores, des vers de Rouben. Les critiques s'entendent à dire qu'il est un poète, en dehors de ses préoccupations humanistes nourrissant son oeuvre, pour qui sont extrêmement importantes la forme et son renouvellement dans le prolongement même de la source millénaire de la poésie française.

Je partage cette préoccupation, elle éclaire l'amitié qui s'est développée avec cet octogénaire très gentil et toujours curieux de la vie. Il est urgent de redécouvrir l'oeuvre du poète Rouben Melik qui sait activer toutes les ressources du vers et de la rime dans un monde poétique ne croyant plus en leur nécessité, proposer des novations formelles sur des bases traditionnelles. Cela m'est particulièrement visible et audible dans les recueils *L'Ordinaire du jour* et *Un peu de sel sous les paupières*, je les perçois comme deux vases communicants s'échangeant leurs possibles dans la création. Chacun des deux recueils suscite dans le miroir de sa forme poétique un autre recueil caché, potentiellement publiable en nouvelle version, un "livre virtuel" en somme qui fait bouger les frontières des mots, des mètres et des strophes. Que nous soyons toujours plus à partager le pays de Rouben, celui de l'amitié vive "dans, par et avec" la poésie au long cours.

Laurent Desvoux

(Texte 14 539 écrit dans un café d'Île-de-France dans la ville du poète Rouben Melik le samedi 25. 05. 2002. Remanié le lendemain, jour d'une visite au poète.)

En pays partagé

Rouben Melik, un tisserand-en-chanteur

Causerie sciemment laissée à l'oralité, si chère à l'esthétique melikienne :

"Pour vous présenter l'anthologie personnelle du poète Rouben Melik *En pays partagé*, je partirai du titre, le premier élément qui nous est donné de cet ensemble poétique. Dans le sein de ce titre peut se lire une ambivalence qui traverse l'oeuvre entière, Marie-Claire Bancquart le signale la première dès sa présentation de *La Procession*, le double mouvement de l'exil et de la réunion, de la fracture et des retrouvailles. Un pays partagé peut s'entendre en effet aussi bien comme un pays reçu en commun, comme un pays divisé, comme partagé peut être ce ciel de jeune automne.

Dans le poème liminaire du livre, on le verra, le poète voit son écriture déplacer les termes de ses poèmes et de ses souvenirs mêlés de création : "La fille qui passait dans la cour de Rohan" y devient "La fille de Rohan qui passait dans la cour". Le lecteur peut-il alors s'autoriser à faire glisser les mots suivant la même guise ? : "En pays partagé" deviendrait "Partagé en pays". À l'image du monde, Rouben, dès le départ, est un poète partagé entre pays, entre deux pays, la France et l'Arménie, d'où sa famille s'origine avant son installation en France il y a plus d'un siècle.

Le poème "Métèque" proclame l'origine étrangère "De moi qui suis métèque avec en moi les plans // Tracés de ma naissance autre part qui me guide, / Autre part me désigne à l'espace brutal / Des pays étrangers que j'aime...". La France de Rouben jeune homme fut bientôt un pays partagé entre zone libre et zone occupée.

Dans le même temps, temps de paradoxe, la France dans la douleur de l'occupation nazie fut le lieu d'un partage fraternel entre étudiants entrés en résistance, entre écrivains, poètes associant leurs forces vives pour résister en actes et en paroles. Le partage dans le pays, ce sera celui des amitiés longues et de l'amour au long cours, l'amour vécu dans les romans de l'écriture comme dans les jours de l'ordinaire des jours. Bernard Fournier, ici présent, a signalé la fréquence "à satiété" du terme "partage" dans ce recueil : "Je me ferai / Dans mon partage", "Ce n'est partage / Qu'à devenir..."

Pour ce temps de partage, avec vous et en compagnie du poète, l'ami Rouben, nous allons dérouler le fil des recueils de l'anthologie courant les années de 1989 à 1994 et les années de genèse poétique de 1940 à 1946.

Les Poèmes retrouvés 1940-1946

Nous allons prendre les derniers poèmes du livre qui sont en fait les premiers écrits, les "Poèmes retrouvés 1940-1946", alors que le poète n'avait pas encore son quart de siècle. Ces poèmes offrent un saisissant contraste avec ceux de la dernière manière, à première lecture plutôt qu'à première vue.

À première vue, on y rencontre déjà beaucoup de formes de strophes et de vers, des quatrains d'alexandrins. Les premiers vers sont d'une fluidité, d'une harmonie immédiate dans leurs sonorités et leurs sensations - qui seront délaissées à la fin du parcours pour d'autres voies explorées.

Le poète de vingt ans qui écrit alors dans un temps de guerre subit avec enthousiasme l'ascendant de deux maîtres en poésie que sa plume audacieuse par ce geste fait se croiser, Paul Valéry et Paul Éluard. Ces deux poètes sont, pardonnez ce jeu de mots non arbitraire, les deux "pôles" de cette manière initiale, même si, en maints endroits, se révèlent de nombreuses racines d'écriture.

De Paul Éluard, Rouben nous a dit avoir éprouvé le premier véritable choc poétique, lorsque son professeur de philosophie en classe de terminale, le célèbre Ferdinand Alquié, écrivit au tableau noir "L'amoureuse" publiée dans *Capitale de la Douleur*. "Elle est debout sur mes paupières / Elle a la forme de mes mains / Elle a la couleur de mes yeux / Elle s'engloutit dans mon ombre / Comme une pierre sur le ciel..." Surprise éclatante des images et du rythme pour une éducation poétique qui s'arrêtait alors au mouvement romantique. Les alexandrins de Rouben en son aube poétique puisent à la source éluardienne, à cette apparente facilité d'évidence qui s'appuie sur des structures grammaticales simples et répétées. La figure de style maîtresse est l'anaphore, à la semblance de "J'écris ton nom" qui fait retour dans le plus célèbre poème d'Éluard. Je veux vous citer d'abord un quatrain du même Paul, recopié sur un panneau d'affichage poétique à Bourg-la-Reine, en présence même de Rouben un soir de cet octobre. Les vers s'y suivent en constructions parallèles avec la reprise obsédante du nom "foule" : "Je veux montrer la foule immense divisée / La foule cloisonnée comme en un cimetière / Et la foule plus forte que son ombre impure / Ayant rompu ses murs ayant rompu ses maîtres".

On y entend du reste comme un écho anticipé à l'expression "En pays partagé". Écoutons à présent deux quatrains du jeune Rouben : "Encore un jour la neige a fait les plaines blanches / Et j'ai cherché un puits pour y noyer mes songes / Encore un jour l'aurore a étendu ses branches, / Et j'ai erré enfant dans l'or de mes mensonges // Les frissons de tes cils à chacune parole / Ont bercé dans la mer l'éternel tournoiement / Pour ne plus reprocher au ciel son dénuement, / Le soleil a changé à mes yeux, d'auréole."

Si à Éluard, Rouben emprunte fluidité, images surréalistes coulées dans une versification régulière, et lyrisme du sentiment amoureux, de Valéry, le poète du "temps d'un sein nu / Entre deux chemises", Rouben qui reste encore fasciné par "Le cimetière marin" a retenu la métrique consentie, un discret onirisme qui court et qui frémit, une sensualité vibrante. Aussi écrit-il : "La fleur qui passe a le parfum de mes oublis, / Et sa chanson le pâle écho de mes soucis; / La fleur qui passe a la couleur de tes caresses, / Et son calice a la saveur de ta tendresse."

Chez Valéry fut peut-être puisé le goût également pour les formes strophiques ciselées avec art, le goût pour le nombre que l'aisance scolaire dans la discipline mathématique avait accentué. Les quarante premières pages des premiers recueils sont dénommées *Variations de triptyques*, les poèmes se présentent en ensembles de triples quatrains, soit des vagues de douze vers de douze syllabes pour une forme carrée sans ostentation.

Une zone d'ombre, de forêt opacifie les images des premiers vers qui laissent souvent parler l'inconscient coulé dans le vers et le rythme en rebond. Le verbe "dire", le verbe qui sert à dire des choses du quotidien ou de la raison, se fait intransitif dans le dernier quatrain du dernier poème du livre "Pour dire" : "Peut-être un coin de rue, une marche du seuil, / Le ciel entre deux mains, un coin de vieux sourire; / Encore un mot par feuille encore un mot par deuil, / Et on pense à la danse et on parle pour dire..."

À propos de ces vers de jeunesse, lyriques, rythmés, assonancés, faits de reprises et d'étrangeté, Marie-Claire Bancquart pointait le risque que leur dire avec leur beauté de chant de rossignol ne finisse par lasser l'oreille qui l'écoute par fait de monotonie prosodique. Mais cela menaçait de lasser l'oreille du rossignol lui-même qui voulait l'entendre d'une autre oreille, car le poète Rouben n'a eu de cesse et de volonté que de renouveler le cadre même de la prosodie, son bastion même.

Ce peu d'espace entre les mots

Pour vous faire entendre de vive voix le contraste dans l'évolution poétique, je vais vous lire l'entame du premier poème, après les vers liminaires, dans le recueil commencé en 1989, *Ce peu d'espace entre les mots* :

"Tu seras. Cette morte. À qui je ne devrai
Que sa mort. (Elle était sans moi. Place des Vosges.
Chez elle aussi. Sans moi.). Savoir. Quel est le vrai
Détour de soi. D'ailleurs. Voilà que tu t'arroges

Le droit de me juger. Disait-elle. Et le train.
Celui qu'elle attendait venait d'entrer en gare.
Elle. Savait déjà cette sorte d'étrein
te. Ce qu'elle dirait. De l'autre. (Qu'il s'égare..."

Outre les rejets et les enjambements syntaxiques d'un vers sur l'autre ou d'une strophe sur l'autre, ce qui saute à l'oreille et aux yeux du lecteur ici, c'est la hache des phrases, la ponctuation forte qui les bouscule et les fait haleter. On ne peut pas penser à y associer la voix du poète pris à la gorge par deux opérations chirurgicales. Faut-il entendre dans *Ce peu d'espace entre les mots* ce peu d'espace dans la gorge ? Le poète use ici d'un ressort conseillé par Aragon dans *La Rime en Quarante* : casser en deux les mots à la rime de sorte que riment des mots et l'intérieur d'autres mots. Du poème "Puzzle", je vais vous lire un quatrain prélevé dans une série dont il dépend, ne serait-ce que pour les mots coupés en ses bornes : "méabilité d'être en ressemblance avec / Toi-même de ce corps que tu crois pour de vrai / Convenir à ton jeu ne te laisse pas rai / sonnablement apprendre où s'étendra l'élec..."

En use-t-il ainsi pour révéler que le ressort de la rime, le bijou d'un sou n'est qu'un jouet lui-même fêlé ? Or l'emploi répété de ce procédé fait apparaître un espace inédit à l'intérieur des mots qui se mettent à rimer de neuves et surprenantes façons, un peu d'espace syllabique qui ouvre sur un abîme verbal, provoque tourbillon dans le sage ordonnancement des alexandrins, dynamités du dedans. Cela n'est pas un crime contre la poésie classique assassinée qu'elle serait de l'intérieur portes fermées, mais moyen de lui accorder un second souffle, un autre souffle en tout cas, de la sortir de l'ensablement, de l'épuisement qui guette toutes les belles formes de l'esthétique.

En lisant et relisant ces vers, j'ai eu la sensation que la ponctuation, le jeu des rejets et enjambements en tous genres, la découpe quasi arbitraire des mots en rime, loin de susciter morcellement exclusif du texte, permettait la relance du vers. Mouvement de reprise, de surprise perpétuelle de voir le texte offrir des prolongements aux phrases, aux vers, aux strophes ressuscitant à la prochaine place : "Sans toi. Que feras-tu des autres. Comment. Si / Soudain la porte s'ouvre. Alors. De quoi la place..." À la porte des mots arrivent de perpétuels étonnements de nouveauté pour le lecteur comme pour le poète lui-même.

En guise d'avant-dire et de programme pour *Ce peu d'espace entre les mots*, le poète entend murmurer "*son roman / Formant ses mots suivant les mots de l'ouverture : / La fille qui passait dans la cour de Rohan.*" Il narre un amour murmuré, l'amour pour cette fille qui passait dans la cour de Rohan, accompagnée du poète promeneur de Paris. Il repense à cet amour à quoi le ramènent ses chemins de mots. Il convoque "la liaison / Entre les mots", au double sens de liaison, le fait d'écrire et la relation sentimentale. *Ce peu d'espace entre les mots* est l'histoire, le murmure d'une liaison, de leur liaison. Qui est cette femme évoquée, trop tôt disparue, à qui le poète fut lié d'un amour platonique et que le poète chante après que l'abîme l'eut ravie, comme Dante à Béatrice, comme Ronsard à Marie ? Le poète entend rester dans la discrétion dans les mille secrets

pourtant murmurés et révélés. Qu'importe d'obtenir des éléments d'un référent extérieur au poème. Le poète n'entend pas répondre aux sommations curieuses de lecteurs indiscrets.

Plus encore, et là le poète se joue de nous qui voulons nous emparer des clés du roman, l'arbitraire des mots gouverne le poète autant qu'il les gouverne, car cette fille qui passait dans la cour de Rohan et que nous pistions déjà se révèle tout autant être dans l'indécis des surgissements poétiques "La fille de Rohan qui passait dans la cour", sans que ni nous ni le poète ne sache quel est ce lieu de Rohan. La réalité est un morceau du puzzle de la vie, on n'y aura pas accès. La réalité a sa part manquante et l'amour a été absorbée dans le trou de la mort. "Tu seras. Cette mort". Mais si cette femme est un des éléments du "puzzle en morceaux où l'un d'eux va manquer", il faut compter aussi sur le travail du poète, sur sa fabrique de puzzle poétique, livré à son arbitraire, à sa liberté créatrice, à son pouvoir de composer et de recomposer les souvenirs et le tissu des mots, défiant la décomposition mortelle. Le poète a seul la clé ou les clés de son trousseau, car dans ce recueil romanesque bon nombre de clés sont forgées, mêlées de réalités diverses et d'imagination.

Contrefeu et Monsieur Colomb

Après ce murmure et cet amour et cet aveu et ce jeu viennent deux courts recueils récréatifs et percutants. Comme les *Variations de Triptyques* des années 40, ces deux recueils sont constitués de poèmes carrés de douze vers de douze syllabes.

Dans le premier recueil *Contrefeu*, l'actualité et les actualités de la guerre du Golfe en 1991 ont la première place. Et le poète s'il poursuit le découpage des mots en rime y associe une satire mordante envers les chefs de guerre. L'ironie dénonciatrice culmine dans son dernier poème "Recette" : "Envelopper saignant sans laisser refroidir / Et baignant dans son jus le restant des viandes / À renvoyer chez soi comme un souvenir d'Ir / ak par petits morceaux versés en dividendes".

L'autre court recueil *Monsieur Colomb*, consacre en poésie le retour de la figure qui a hanté Rouben au long des années comme un compagnon d'écriture, de voyage et de découverte humaine. Dans le poème "Muette", l'ironie s'accompagne d'humour et d'un jeu poétique sur la lettre en suspension, ce "e muet" qui distingue Colomb le défricheur de la colombe symbole de la paix : "Une lettre à suspendre au cou de la colombe // e en bas de page au temps de l'appel de Stockholm".

Trois poèmes plus loin, dans "Téléculture", la lettre surnuméraire est le "o" sonore qui sépare ce même Colomb de longue route d'un célèbre policier télévisuel d'outre-Atlantique.

Comme *Contrefeu* qui s'achevait de macabre façon sur le retour des morts d'Irak - et, dix ans après ces faits et ces poèmes, le monde n'est pas en plus enviable situation - le dernier douzain de *Monsieur Colomb*, "Sphère", avec des mots d'humour et d'ironie, là encore sur la culture télévisuelle, nous annonce, si nous persistons à pendre des colombes, une fin de course apocalyptique : "Pour l'éclat au grand soir, de la bombe atomique".

L'Ordinaire du jour

L'Ordinaire du jour est une litanie d'une centaine de quatrains à la fois en autonomie et en multiples correspondances. Ces poèmes quatrains partagent tous en leur commencement l'expression "Ça suit son cours..."

Charles Dobzynski le remarque à juste titre dans la préface, la citation de Cioran mise en exergue par le poète est éclairante : "Une ancienne femme de chambre à mon "ça va ?" me répond sans s'arrêter : "ça suit son cours." Cette réponse archibanale m'a secoué jusqu'aux larmes. Les tournures qui touchent au devenir, au passage, au cours,

plus elles sont usées, plus elles acquièrent parfois la portée d'une révélation..." Le poète Melik dans son travail poétique recueille et gratte les expressions, fait apparaître l'extraordinaire dans l'ordinaire, il interroge et bouscule l'ordinaire des mots et des expressions toutes faites comme autant de révélateurs d'une réalité qui ne demande qu'à paraître au jour.

Marie-Claire Bancquart remarquait déjà, pour l'anthologie précédente, l'attention du poète pour les "comparaisons émoussées qui se réactivent en prenant un sens fantastique", pour les "expressions toutes faites, auxquelles on redonne vie en les "prenant au mot"".

Écoutons, dans un premier quatrain, l'insolite et l'humour des expressions que le poète sort de sa besace verbale : "Ça suit son cours l'histoire à la bonne franquette / Où rien ne sert à rien de refaire surface / Avec dans sa besace un bâton de prophète / Et répéter la même histoire face à face." Remarquons la coprésence d'éléments reliés comment souvent par un "avec", la tournure est familière, débonnaire, humoristique.

Sont convoqués avant la césure comme éléments saisis dans leur durée, dans leur cours, dans le temps ici l'histoire, mais aussi au fil de la centaine de quatrains, l'oiseau, la nuit, le flux, la foule, la mouche, la montre, la note, l'insecte, un lit, l'amour, l'espoir, l'abeille, un crabe, la page et d'autres réalités encore au passage du temps, aux vagues renouvelées de "ça suit son cours".

Dans ces poèmes temporels fourmillent les notations concrètes, ordinaires et les évocations un brin décalées, surprenantes, on assiste par un jeu de vases communicants à la transmutation de l'ordinaire en extraordinaire et de l'extraordinaire en présence insolite, le fantaisiste se faisant fantastique et inversement. Les critiques ont remarqué, chez ce poète qui affiche son matérialisme, l'étonnante multiplication des références au Christ, à la Passion, à l'eucharistie : "Ça suit son cours le signe où la croix se découpe / En ses quatre éléments pour mieux porter le corps / Par la main figuré sur l'autel sans décors / Au moment que la cloche sonnait pour la soupe" Et encore : "Ça suit son cours un homme en croix pour le bonheur / Qu'il promettait au prix du corps distribué / Dans les repas dominicaux assez prié / Pour voir en lui l'utilité d'un dépanneur"

On explique généralement ces nombreuses références christiques par la rémanence de la source arménienne. Rouben dit lui-même que "Dans la communauté arménienne, l'église est comparable à la mairie." Je crois qu'on peut y voir aussi le thème melikien de la rencontre de l'ordinaire et de l'extraordinaire par la fusion dans le Christ du divin et de l'humain, de l'éternel et de la condition humaine, du passé historico-religieux et du jour présent, dans le geste eucharistique que le dimanche soit oui ou non "ordinaire".

On pourrait multiplier les exemples de rencontres chocs entre présence du métaphysique et du concret, le concret de la nature, de l'élémentaire et du quotidien le plus prosaïque. De ces chocs, de ces tensions naissent en étincelles des sourires et des rires devant ces mots et ces réalités apparus et incongrus.

La plupart du temps, le poème met en avant un élément considéré dans la durée qui rencontre un autre élément qui le heurte par un surgissement inopiné, et cela fait rencontre comme pour un certain Lautréamont sur une table de dissection un parapluie et une machine à coudre, le parangon de l'image surréaliste selon André Breton. On assiste à de drolatiques épiphanies dans les vers, des apparitions comico-décalées : "Ça suit son cours le clown au bras de sa clownesse / Absente ainsi de n'être inscrite au répertoire".

L'apparition le plus souvent est signalée par la présence d'un "et" (complémentaire du mot "avec" déjà signalé) qui coordonne autant qu'il bouscule : "et regagner son lit défait comme il se doit", "et tenir le pari sans mal donne / De se mettre à penser en cueillant un roseau", "Et emporter le saint du jour dans sa valise".

Mais souvent, chez Melik, les apparitions n'en sont que simulacres, ce sont fausses épiphanies, il y a aussitôt ellipse, disparition à peine le sujet avancé. Cela se donne dans les tournures négatives; Marie-Claire Bancquart remarquait déjà pour un poème de *La Procession* l'importance de "la forme archaïsante de la négation". Ici la préposition "sans" est récurrente à l'obsession : "Sans regarder l'intrus derrière un paravent", "Sans savoir la façon de commencer le rire en isolant la lettre où la mort est présente". Mort présente dans les regards, les accidents, les guerres en fins de quatrains. L'être qui apparaît se dérobe dans le moment même de sa venue : ne serait-ce pas aussi le sens de ces références christiques, du mystère de cette épiphanie livrée avec la crucifixion à chaque page, n'est-ce pas aussi le sens de l'amour que le temps a transformé en la mort, cette présence dans l'ellipse et le mutisme ?

Pour moi, *L'Ordinaire du jour* est l'un des deux foyers incandescents de l'oeuvre de Rouben Melik avec *Le Poème arbitraire*, malgré l'humilité de leurs titres; et ce sont les deux recueils que les amateurs de poésie citent le plus fréquemment, par clin d'oeil, passion ou admiration, quand ils évoquent son oeuvre et le poète.

Un peu de sel sous les paupières

Dans *Un peu de sel sous les paupières*, le poète se met en quatre, multiplie son poème par quatre sur la page. Dès l'abord, comme suite aux évocations christiques de *L'Ordinaire du jour*, il y évoque le "jeu de croix", "le mot croisé". Il est vrai que ces quatre poèmes de douze vers de quatre syllabes dans leur construction précise et symétrique dessinent un calligramme en creux, le calligramme de la croix creusée dans la vide blancheur de la page. La lecture, de fait, est laissée à l'orientation du lecteur qui peut parcourir l'espace verbal horizontalement ou verticalement au jeu des poèmes croisés.

Cette latitude laissée à la lecture, cette part de hasard, d'arbitraire, de liberté s'accompagne d'une parole déléguée à une narratrice, une parole féminine qui représente peut-être l'anima du poète, dans un petit théâtre poétique pour un seul personnage, dans ses interrogations entre "partage" et "départage", "compagnie" et "accoutumance", "mensonge" et "témoignage".

Une femme parle tout au long de ces poèmes et qui n'est semble-t-il ni tout à fait une autre ni tout à fait la même. On peut reconnaître au jeu des clés et selon une clé donnée par le poète dans le premier poème la figure d'Ella sous le vers "La couturière / De mon silence" puisque sa compagne - disparue en 1995 et le poète jusqu'à ce jour a cessé d'écrire de la poésie - couturière pour le théâtre, frémissait de retenue.

L'exergue de vers empruntés au *Poème arbitraire* rappelle "La Déserteuse finale", la même que "La fille qui passait dans la cour de Rohan", l'amour laissé au roman pour cause de disparition prématurée. Le poète donne sa parole à la femme par le biais d'un monologue qui file, défile les mots dans un tissu d'absence et de mémoire.

À l'initiale du *Peu d'espace entre les mots* "Tu seras. Cette morte." répond la parole féminine "Tu seras mort / Que deviendrai-je / À quoi me sert / De rester seule". Rouben nous a dit que ces vers lui ont été inspirés directement par sa petite-fille alors qu'ils traversaient tous deux un passage clouté.

Les réalités de la mort et de l'absence - pouvant couper l'existence à tout moment - courent tout au long des vers travaillant cette douleur que le poète tente d'amadouer par la délivrance de la parole même. "Ici la mort / Est habitable..."

Le rythme de ces vers extrêmement courts est dynamique, léger. Le vers court qui donne cette sensation de coupure verbale - mais qu'est-ce donc sinon la conscience prosodique ? - est là aussi compensé par les reprises de mots dans les vers et les poèmes suivants, par la construction phrastique qui n'hésite pas à occuper le poème entier d'un seul souffle : "La mort ici / N'est pas comptable / Du temps passé / À la former /

Semblable à soi / À travers elle / Ne me suis faite / À la légère / Avec ma mort / Ne m'y plaisant / Qu'à regarder / De quoi serais-je".

Ce long monologue se fait tantôt plainte, complainte, tantôt lettre adressée de l'autre sexe, de l'autre bord, voire de l'outre tombe, tissage de la mort, jeu de dés par l'amour et la mort, mots croisés où c'est l'amour même qui est mis en croix, tout en renvoyant à l'absence. Le vide de la blancheur aux centres de la page par négation d'une négation peut renvoyer au positif, celui du tombeau vide, chanté par des femmes lors d'un fameux troisième jour après la mort.

La surabondance, dans ce recueil en particulier et dans l'oeuvre toute entière, de constructions négatives peut être expliquée de deux façons. D'une part, il y a la volonté de retrouver un aspect préclassique de la langue avec des formules archaïsantes, la volonté d'inscrire le poème dans une longue perspective. De manière plus décisive encore, le vocabulaire de la négation (l'absence, la mort, le mensonge, la blessure, la perte, la rupture) et les tournures négatives (les adverbes intégrant "ne", la préposition "sans") font venir la vision d'un monde où l'humain est inachevé et troué et cloué par l'absence, l'imperfection et la mort.

Les formules restrictives que l'on rencontre dans deux titres du livre *Ce peu d'espace entre les mots* et *Un peu de sel sous les paupières* et les cascades de négations font le poème souvent contourné, contorsionné. Ces procédés stylistiques traduisent une façon d'appréhender le monde et contribuent à l'élaboration d'une nouvelle écriture baroque, d'une poésie et d'une pensée qui ne se laissent pas fixer, une esthétique du mouvement et de l'interstice, pour mieux donner accès à l'Insaisissable.

Les métiers de Rouben

Dans ce sous-titre, j'aime entendre une paronomase de "L'amitié de Rouben". Je vais ici vous évoquer la vie professionnelle du poète.

Il fut Rédacteur en chef adjoint de la revue "Regards" après la guerre. Dès 1952, il fut producteur et chroniqueur de la poésie vivante à la radio pour France-Culture. Comme différents poètes de sa génération, ses amis Guillevic, L'Anselme, Rousselot, Rouben travailla aussi dans les Ministères. Il fut chargé de mission au Ministère de l'Éducation Nationale puis au Ministère des Affaires Culturelles entre 1954 et 1970.

Il devient en 1971 directeur littéraire aux "Éditeurs Français Réunis". Dans un entretien, il déclare qu'à son sens "le directeur littéraire est un metteur en scène, quelqu'un qui donne des impulsions aux auteurs et à la technique de l'autre." C'est dans cette maison d'édition qu'il rassemble des bouquets de poèmes, notamment *L'Anthologie de la poésie arménienne* qu'il coordonne en 1973.

Intéressons-nous aussi aux métiers de Rouben inhérents à sa pratique de poète même. Il reprend d'abord le métier de son père (le père lisible dans *En Pays Partagé*) en se faisant joaillier, bijoutier des mots par son attention à la mécanique précise des formes poétiques qu'il aime aussi observer et démonter.

Il est aussi couturier, tisserand, également métiers de haute précision, de minutie. Sa mère en travaillant aux travaux de couture lui chantait des chansons de toile arménienne. Le poète s'en souviendra quand il se fera tisserand en chanteur, tisserand enchanteur. Car il est chanteur à timbre particulier par ses vers qui se disent plus qu'ils ne se lisent, avec un phrasé très travaillé et très étonnant. Rouben pointe souvent la dimension orale que la poésie a prise pour lui dès l'abord avec la pratique de la récitation qui le mit en contact vocal avec les poètes français. Et Ella, la femme du poète, couturière pour le théâtre, favorise chez le poète la conscience qu'il tisse les mots. Du reste, il crée un tramage en poèmes par des reprises de mots, des récurrences de structures syntaxiques, d'images et de thèmes, il croise son fil souvent. "Le fil craque parfois, dit-il, c'est l'impondérable qui crée le poème."

"pour former à distance du temps une architecture à l'harmonie nouvelle de tout un ensemble différemment mesuré." dit Rouben à propos de l'originale organisation de sa *Procession* pour laquelle il se fait architecte. Il est aussi dramaturge, auteur de monologues pour *Le peu de sel sous les paupières*, et calligraphe d'une croix creusée dans la page et l'absence. Il est bien sûr le grand romancier du roman d'un amour dès *Le Poème arbitraire* avec la rime roman-Rohan précieux indice en retour. Artiste, il est peintre dès les *Variations de Triptyques*, il est musicien de précieux *Accords du Monde*.

Il est inventeur par l'imagination qui aime à ajouter des clés inventées au trousseau de son roman, il est inventeur de formes poétiques au long cours. Le premier vers d'*En pays partagé* "Je m'aventure..." révèle et réveille le poète aventurier d'*Ulysse en moi*. Il évoque et convoque ce "Monsieur Colomb au long cours dans ma vie". Comme Ulysse ou Colomb, le poète est de ces *Passeurs d'horizons* à dépasser l'opposition de l'union et de l'exil. Il est "veilleur de pierre", un veilleur pour sa conscience, pour nos consciences. Et comme Colomb qui découvre un nouveau monde à partir d'une erreur de départ, le poète qui garde le cap de la poésie régulière trouve et donne accès à de nouvelles formules modernes. En politique, la remarque pourrait être la même, car il garde le cap des valeurs humaines et des amitiés sans considérer les étiquetages a priori et il sait rester critique à l'égard des inféodations partisans ou littéraires.

Au métier de poète humain, Rouben est un partageur de paroles et d'amitié.

La préparation de ce partage poétique m'a permis, grâce à vous organisateurs et auditeurs des "Mercredis du Poète", de mieux connaître encore l'homme Rouben et de mieux connaître aussi le poète Melik. Nous partageons ici dans un café parisien; et c'est souvent aussi que nous nous retrouvons, ma femme Brigitte et moi, chez Rouben, autour d'un café préparé par le maître de céans dans le rythme de l'horloge sempiternelle. De temps en temps, Eugénie partage aussi ce café, Eugénie Ajamian l'auteur des illustrations d'*En Pays partagé* et qui associe d'harmonieuses arabesques et des traits incisifs en correspondance avec l'esthétique du poète.

Le poète Melik parvient à devenir un poète plus baroque que les baroques, il devient mémoire vivante de la poésie française du Moyen Age à nos jours en passant par les vers du XVIIe, et baroque et classique, et ce jusqu'aux vers des deux Paul évoqués, convoqués dans ses poèmes. - Rouben, écoute un peu, je suis en train de te faire un piédestal de ton vivant... - Ce pays partagé se fait aussi dans les mots et les pages françaises.

Ce poète qui vient des autres zones arrive fort à propos dans une écriture "serrée" - un participe que Rouben emploie pour caractériser la poésie qu'il apprécie - pour proposer un condensé de toute l'histoire poétique française. En tant que poète français, Rouben Melik a l'âge de la poésie française, il a un peu plus de mille ans. En tant que poète buvant à la source de l'Arménie, première nation ayant adopté le christianisme, il a presque deux mille ans.

Enfin, le poète, dans ses mots de fraternité et de justice, dans ses mots d'éternel voyageur d'Ulysse à Colomb, dans ses mots touchant la condition humaine en ses limites mêmes, en ses mots d'amour et de mort et de résurrection, le poète dépasse toutes ces origines pour un partage d'humanité. Il a alors notre âge à chacun, lui qui, en jeune homme toujours curieux, connaît cette année son quatre-vingtième automne. Rouben, puisque tu m'as avoué n'avoir jamais lu cette oeuvre majeure dont tu extrayas pourtant un personnage en double, voici *L'Odyssée*."

(Et le poète reçut un exemplaire de deux centimètres carrés sous les rires de l'assemblée et avec son expression amusée. Après les remerciements, Rouben, debout, d'une voix à faire tendre toutes les oreilles de l'auditoire, évoqua les réunions d'échanges

littéraires pendant la Deuxième Guerre Mondiale et nous dit que nous étions tous, en ces temps d'avancée de l'ombre, à opérer un acte de résistance par notre parole en poésie.)

Laurent Desvoux Écrit, dit et écrit en Île-de-France en octobre 2001.
(*En pays partagé*, Le Temps des Cerises éditeur, octobre 2000.)

ROUBEN TA POÉSIE

Cinq ans plus tard en ce mois de novembre 2006, au lendemain de son quatre-vingt-cinquième anniversaire, Rouben Melik vient de se voir décerner la médaille de Vermeil de la Ville de Paris, pour ses activités dans la Résistance, pour sa participation à la libération de Paris, pour son engagement en faveur de la poésie arménienne et pour son œuvre poétique au long cours.

L'année de l'Arménie en France permet de mettre dans la lumière les Français d'origine arménienne qui ont contribué à l'essor de pensée de cette diaspora. Et dans le même temps, Rouben au verbe flamboyant a su restaurer le vers français dans une solennité travaillée par le creusement et la coupe.

Pour ceux qui opposent la cadence du vers traditionnel rejeté pour son ronronnement et son épuisement à l'inventivité du rythme qui dans le vers libre ou la prose joue du décalage dans une musique personnelle, Rouben subsume ce clivage en introduisant ses jeux de rythme dans le jeu de la cadence, fût-elle bousculée, débordée hors tranquille fleuve.

Et c'est maître Rouben qui après tous les discours présentant son parcours et son œuvre s'adresse au public nombreux réuni dans les salons de l'Hôtel de Ville et sa voix, même travaillée par un mal qui laisse souvent sans voix, retrouve son art d'orateur superbe qu'il fut et sait captiver avec des mots simples et puissants les esprits et gagner le cœur de chacun. Le Rouben Melik profondément généreux et humain. Poète de la parole portée quoi qu'il arrive.

Même si tu n'en écris plus depuis dix ans, ça suit son cours Rouben ta poésie!

Texte 17 546 Laurent Desvoux en Île-de-France le jeudi 23 novembre 2006.